

Dans le pacage en face de Kavalli, j'estime que le bétail ne dépasse pas 4 000 têtes. La race, à peine inférieure à celles que l'on élève en Angleterre, n'a de bosse que chez le taureau, et diffère notablement des espèces qu'on voit à l'est et au sud du lac Victoria. Les cornes sont de taille moyenne; néanmoins il y en a çà et là d'exceptionnellement fortes. Le bétail de l'Oussongora et de l'Ounyoro est couleur chamois et dépourvu de bosses et de cornes; celui de l'Ankori a une robe tachetée et des cornes démesurément longues. J'entends dire qu'on les lui brûle afin qu'il pénètre plus facilement dans les jungles. Les propriétaires le marquent à l'oreille par une ou plusieurs entailles.

Kavalli dit que de nombreuses bêtes s'empoisonnent en mangeant certaines plantes quand on les amène en des localités nouvelles. L'herbe plusieurs fois incendiée perd ses qualités nuisibles. Les plaines riveraines du lac sont fatales aux troupeaux, qui, au bout d'une quinzaine, se prennent de maladie; un liquide visqueux s'écoule des naseaux; le lait s'assèche, l'animal se dépoile, refuse de brouter, et meurt.

Les vieux Ouahouma sont peut-être de bons vétérinaires, mais nous ne saurions reproduire leurs recettes. Voulant qu'on me fit du beurre avec ma ration de lait quotidienne, je me fis prêter une calebasse, et après l'opération j'ordonnai de nettoyer le vase; mais on me remercia par une avalanche de reproches. Ils se figuraient que l'eau mise dans la gourde serait nuisible à la vache. Ils ne supportent pas non plus qu'un mangeur de viande ou d'aliments cuits touche des lèvres un pot ou une calebasse à lait.

Tous les jours j'entendais baratter dans une hutte tout proche; l'opération ressemble au mouvement du punkah qu'agitent les serviteurs hindous pour rafraîchir l'atmosphère d'une chambre; la gourde à lait est suspendue à la poutre.

La quantité de lait fournie est très petite, eu égard à la taille des vaches et à leur nourriture abondante. La meilleure laitière ne donne pas plus de 2 litres 25 par jour. Nos vaches étaient traites par les garçons et les jeunes hommes de Kavalli. Ils attachent les jambes postérieures de l'animal, et placent le veau devant sa mère. D'une main on tient le seau

de bois, de l'autre on tire le lait, et il ne me semblait pas qu'on en laissât beaucoup pour le pauvre nourrisson. Les chèvres donnent souvent presque autant de lait que les vaches, mais je ne me suis jamais aperçu que les natifs se soucient de la notable addition qu'ils pourraient obtenir de ce chef.

En ces pays, la femme est un objet qu'on achète et qu'on vend, comme toute autre marchandise; on la paye d'une à cinq têtes de bétail. Cependant on la tient en honneur et en estime, et elle possède des droits qu'on n'enfreint pas impunément. Quand même le prix en aurait été compté au père, la femme maltraitée s'en retourne chez ses parents, et, pour la ravoir, le mari doit la racheter à nouveau: il tient à son bétail et maîtrise ses mouvements de mauvaise humeur. Un foyer froid n'a rien de confortable, le tyran s'ennuierait bientôt dans un intérieur vide et glacé.

Je fus requis de prononcer sur une difficulté qui avait surgi entre Kavalli, possesseur d'une jeune esclave, d'une part, et Katonza, un chef mhouma, d'autre part. Celui-ci avait demandé en mariage la demoiselle, et avait déjà livré deux vaches après en avoir promis trois. Kavalli retenait la fiancée de Katonza, et ce retard occasionnait la dispute. Les termes du contrat ne furent contestés par personne, mais Katonza disait craindre que Kavalli ne remît pas la fille contre la troisième vache. Je dis aux adversaires de livrer chacun l'objet en litige entre les mains du juge, et l'affaire fut arrangée.

Autre consultation: Kavalli, marié cinq fois déjà, désirait une sixième épouse. Il l'avait achetée dans la tribu des Bougombi; mais on l'avait desservi auprès des parents de la jeune personne, qui réclamaient maintenant double nombre de têtes de bétail. Je conseillai au chef d'arranger l'affaire en ajoutant une vache et son veau au prix convenu.

Le troisième cas n'était pas sans difficulté. Au grand jour du Barza, un homme sortit des rangs, et accusa le chef Mpigoué de retenir indûment deux vaches d'une autre tribu. Et Mpigoué d'expliquer qu'une fille de ses sujettes avait été épousée au dehors, payée deux vaches et rendue mère trois fois. Voilà que l'homme vint à mourir. Sur quoi les voisins accusèrent la veuve d'avoir fait périr son mari par magie et la chassèrent.

Mpigoué avait recueilli la malheureuse avec sa progéniture. Et maintenant la tribu du défunt réclamait la restitution des deux vaches. — Mais était-il juste qu'elle reprît les vaches, après avoir renvoyé la femme et les enfants? Mpigoué eut gain de cause, car une semblable prétention, égoïste autant que mesquine, tendait à discréditer la respectable institution du mariage.

Les femmes ont le contrôle tant de leur intérieur que des produits du champ et de la laiterie. A l'homme il incombe de construire la maison, de panser le bétail, de traire les vaches, de tenir les clôtures en état, de fournir le vêtement — il n'y en a guère. — A la femme de bêcher le lopin de terre, de faire le beurre et d'aller au marché. On lui achète le lait et le beurre ainsi que les provisions. Cette coutume est générale en Afrique.

Le costume masculin est une peau de chèvre, attachée à l'épaule gauche, ou bien une robe d'antilope, dont on a raclé le poil, sauf sur une bordure de 8 à 10 centimètres. Les femmes s'habillent en cuir de vache, très souple parfois et supérieurement tanné. Les esclaves, quand elles ne portent pas un sayon en peau de chèvre, se ceignent la taille d'une lanière de cuir, à laquelle sont attachés deux chiffons d'écorce, un à l'avant, l'autre à l'arrière, ou un diminutif de tablier. Les filles non pubères vont et viennent dans la plus entière nudité; mais les garçons de dix ans singent déjà les adultes et paradent avec une peau de chevreau. Aux festivités, les femmes suspendent à leur ceinture une ramée verte, des frondes de maïs, de canne ou de bananier qui tombent sur les reins.

Les favorites des chefs, les sorcières ou « femmes de médecine » ont, comme les grands personnages, le droit de porter une fourrure de léopard, tout au moins de chat ou de singe. L'idée est répandue que les dépouilles de lion ou de léopard indiquent le rang et la dignité. Si un étranger ne reconnaissait pas un chef, on lui montre la robe du fauve : Tiens ! regarde !

L'autre jour, en feuilletant l'ouvrage de Wilkinson, *les Anciens Égyptiens*, je fus frappé de voir avec quelle ténacité l'Africain garde ses institutions. Parmi les dessins de costumes, je reconnus¹ ceux que portent le plus fréquemment les Oua-

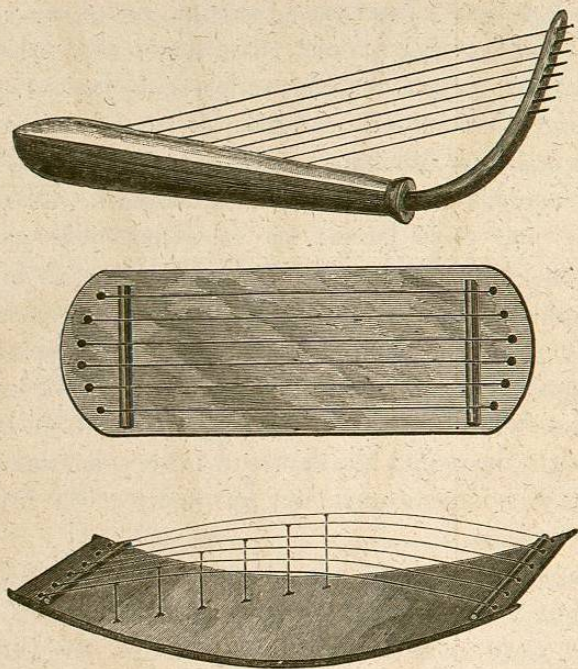
1. Grav. p. 459.

houma, les Ouatoussi, les Ouanyambou, les Ouahha, les Ouaroundi et les Ouanyavingui, costumes déjà en vogue parmi les noirs qui payaient tribut aux Pharaons. J'ai retrouvé chez les Balegga, les Ouahouma, et en 1876, chez les Basoga, plusieurs instruments de musique, provenant de la vieille Égypte, et que conserve le British Museum¹. Les manches de couteau, les rainures et la forme des lames, les ornements triangulaires en plâtre dans les maisons ou sur les boucliers, les étoffes d'écorce, les boîtes, la batterie de cuisine, les armes, zagaies, arcs et massues, les *moundou*, très semblables à l'ancienne hache d'armes égyptienne, les supports de tête en quart de cercle, les cuillers en bois et ivoire, les sandales à oreillettes, sans lesquelles un Mhouma ne se permettrait pas d'aller en voyage; la préférence pour certaines couleurs, telles que le rouge, le noir et le jaune; les corbeilles pour porter les nourrissons, les flûtes de roseau, les longs bâtons de promenade semblables à ceux que les dieux tenaient en main, la douleur exprimée en gémissant, en se frappant la poitrine, et par des gestes disant qu'on ne veut pas être consolé, les chants tristes et mélancoliques, cent autres usages montrent la fidélité avec laquelle les tribus du Pays aux Herbes ont conservé les coutumes qui caractérisaient les Égyptiens et les Ethiopiens des âges reculés.

Les garçons ont des jeux qui ressemblent à nos « billes », à la pelote, et au trictrac. Dans les cruches où les anciens mettaient l'eau pour arroser leurs champs, les Ouahouma d'aujourd'hui portent au chef le tribut de lait; dans leur toilette ils s'oignent toujours de beurre et d'huile de ricin. Le respect que dans l'antiquité on inspirait à la jeunesse pour les vieillards et pour les chefs est toujours de règle dans l'Afrique intérieure. Ces populations sans littérature et restées à l'écart des influences civilisatrices n'ont appris que ce que leur ont transmis les parents; lesquels ont eux-mêmes reçu de leurs progéniteurs le dépôt des coutumes locales et fonctions indispensables pour l'existence et la conservation des particularités caractéristiques de la tribu. De sorte que les habitants de ces régions, si longtemps inconnues, ont les usages, les habitudes et les préceptes de ceux qui bâtirent les Pyramides aux âges obscurs de l'Égypte préhistorique.

1. Fig. 155 et 156.

Les Ouahouma ignorent toute religion, mais ils croient sincèrement à un mauvais génie en semblance d'homme, qui hante les lieux inhabités, tels que les ravins dans la sombre forêt et les vastes flachères, mais se laisse gagner par des présents. Le chasseur lui abandonne, le jetant comme à un chien, un morceau de viande, un œuf, une petite banane, ou bien encore il suspend une peau de chevreau dans le



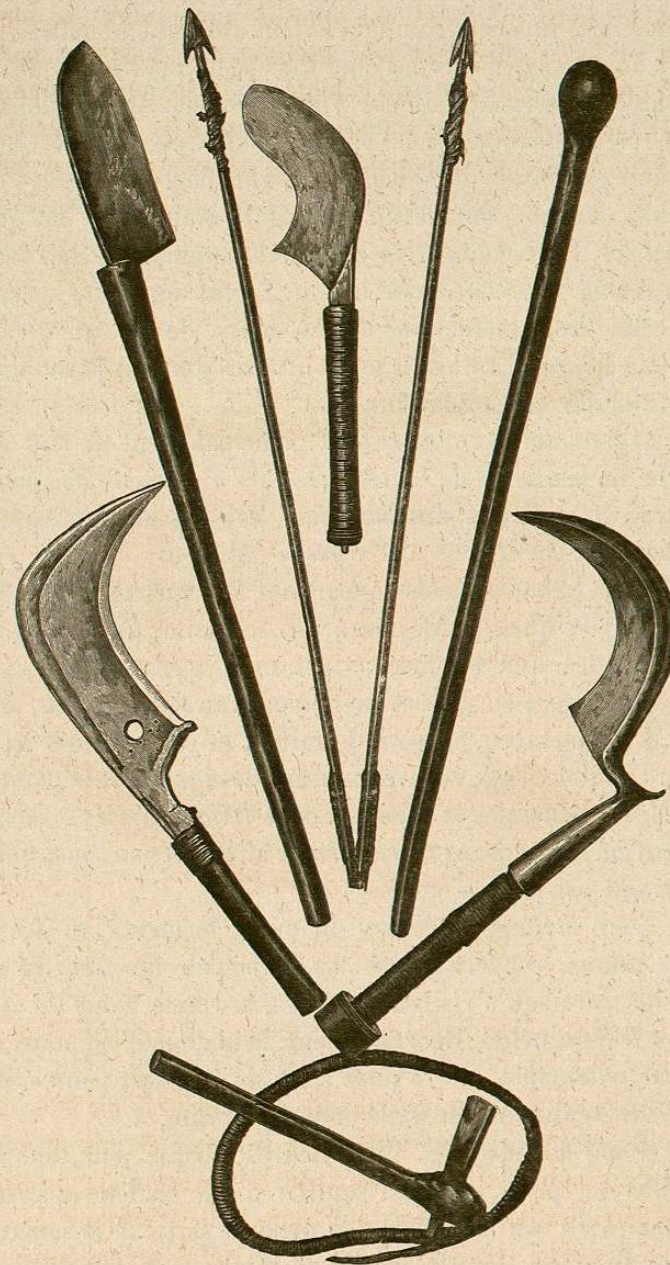
Instruments de musique des Balegga.

sanctuaire microscopique qui ne manque à l'entrée d'aucune zéribé.

Nul qui ne porte un charme au cou, au bras ou à la ceinture. Ils croient à la maraille, à la jettature et aux présages, mais sont moins superstitieux que les Ouaganda, probablement parce qu'ils sont plus clairsemés. Ils redoutent les sorciers ; malheur arrive bientôt à la personne qu'on soupçonne de machinations ténébreuses.

Le pauvre Gaddo, un bon garçon de belle prestance, attaché à M. Jephson, dont il avait été le pilote jusqu'à Msoua, fut soupçonné, bientôt après son retour à Kavalli, de conspirer contre son

chef. Il vint me confier que sa vie était menacée ; je lui con-



Armes des Balegga et des Ouahouma.

seillai de rester auprès de moi jusqu'à notre départ. Voilà que les anciens s'éloignèrent du camp jusqu'à une centaine de mètres et

ouvrirent le ventre à un poulet. On les vit chuchoter : ils avaient acquis la preuve que Gaddo était coupable. Le pauvre jeune homme était innocent comme l'enfant qui vient de naître; j'envoyai un messenger dire au chef que je le tiendrais pour responsable s'il arrivait malheur à mon protégé. Mais l'infortuné avait été condamné par l'opinion publique; inquiet de se sentir à proximité du village, il voulut chercher refuge chez Katonza, au lac. Son destin l'atteignit avant qu'il eût quitté le plateau. On raconta, très en détail, comment il était tombé d'un rocher et s'était cassé le cou. Ce fut un triste spectacle que celui des lamentations de ses sœurs, de ses enfants et de sa jeune épouse. Et Kavalli se montra ces jours-là particulièrement aimable et complaisant.

Les Ouahouma se nourrissent principalement de lait. Avec le prix du beurre et de leurs cuirs, ils s'achètent des patates douces, du millet et des bananes. Mais ils disent avec un orgueil tout particulier n'être pas « fousseurs de terre ». Le sorgho des tribus agricoles appartient à la variété rouge; leur maïs est de qualité inférieure. On le plante fin février, en même temps que les fèves; deux mois après, celles-ci peuvent se manger; en mai, le maïs monte en épi; en juin, il est mûr. En septembre, on sème le millet, et on le coupe en février. Chaque village cultive en grand les ignames, et plante le long des bananeraies la colocasie ou *helmia*; mais les étrangers ne sont guère partisans de ce dernier aliment, nauséeux quand on ne sait pas le bien cuire.

La bière *maloué*, faite avec du millet fermenté ou des bananes mûres, est fort goûtée. La principale fonction du chef consiste, paraît-il, à visiter ses amis à la ronde, pour les aider à vider leurs cruches. Heureusement, la *maloué* n'est point une liqueur redoutable, elle a juste assez de montant pour « allumer » les sentiments de gaieté et de sociabilité.

Le climat est agréable. Cinq heures chaque jour, on peut travailler en plein air sans souffrir d'une chaleur excessive, et le temps est couvert pendant la majeure partie de la semaine. Au pic du soleil, tout le monde se réfugie à la fraîcheur des huttes. Les portions les plus élevées du Pays aux Herbes, — telles que Kavalli, les collines des Balegga et les prairies de l'Ankori, sont à une altitude de 1570 à 1980; de vastes espaces du Toro et de l'Ounyorosud n'en ont pas moins de 3000, et

promettent, quand il aura été pourvu aux moyens de communication, un séjour agréable aux Européens; ils y trouveront des voisins tranquilles, aimables et bienveillants. Cette belle race, qui a pour ses meilleurs représentants les Ouahouma avec lesquels nous n'avons jamais échangé de paroles irritées, nous remet en mémoire le souvenir de ce « peuple irréprochable » avec lequel les dieux daignaient banqueter une fois tous les ans, sur les montagnes de l'Éthiopie.

